

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 5

Artikel: L'esprit d'Alexandre Dumas père
Autor: J. / Dumas, Alexandre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223087>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bancs de l'école primaire, dans le petit Daguët, nous apprîmes à cette occasion que :

*Si Rapinat vient de Rapine
Rapine vient de Rapinat.*

Il fallut l'Acte de Médiation pour consolider l'édifice en libérant les cantons d'un lien trop serré.

L. Mogeon.

Au pays de Tartarin. — On parle d'un léger tremblement de terre qui a mis en émoi une petite localité du Midi.

— Vous devez avoir joliment eu peur ? dit quelqu'un.

— Peur, oui, sans doute ; mais la terre tremblait encore plus que nous !

Entendu dans un salon. — Oui, Mesdames, je me trouvais dans une armoire quand le feu a pris chez moi... Mais je n'ai pas perdu la tête, j'ai crié : « Sauvez les meubles ! »

LES LOISIRS DE PANDORE

PANDORE a des loisirs : le village est si calme ! Les rôdeurs y sont inconnus, les pochards de même, puisque chacun peut passer sans peine de sa cave au logis. Quand aux élections, on a le temps d'y songer !...

Pandore utilise dignement ses loisirs : il meuble son esprit ! Présentement, il s'initie aux charmes de la dactylographie ! Sur sa table, il y a une frêle machine à écrire, où de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment. Pandore écrit une lettre, une lettre importante, sans nul doute ; voyez comme il sue ! Et contemplez l'attitude studieuse de ce brave homme ! Un rapport à son commandant ? Une statistique sur les mœurs nocturnes des assoiffés ? — Non ! vous n'y êtes pas ; Pandore écrit à sa bonne amie ! A la machine ? — Pourquoi pas ? Le gendarme ne doit-il pas éviter de se faire connaître ; quand il est en civil, chacun sait qu'un gendarme passe inaperçu !... Ainsi sa lettre toute vibrante d'amoureux serments passera, chez les parents de sa belle, pour un prospectus sans importance !

Il s'applique. Il tire un bout de langue, tout comme les écoliers studieux de jadis. Il y va d'un doigt, de deux doigts... et la main gauche ignore l'œuvre de la droite ! Il n'y a, au moins, pas de « pâtés » ! C'est propre, ça vous a un air ordonné, plaisant !... Parfois, il y a une lettre qui vient mal à propos, un espace qui manque, deux lignes qui se trouvent sur le même palier... mais, tant pis ! le travail a bonne allure !

Il y a deux heures que Pandore a commencé sa lettre. Que de fautes, seigneur Remington ! que d'erreurs de frappe, sir Smith ; quel carnage, oh ! gentes dactylos !...

Recommencer ! recommencer ? Et le temps ? Envoyer cette épître, telle quelle ?... Non ! un gendarme ne peut se permettre une telle désinvolture ! Alors ?

Alors, de sa plus belle main, Pandore a recopié sa lettre, sur un beau papier ligné. Son cœur charge ses « pleins » de toute la passion qui l'emplit, et son espoir lance ses « déliés » vers un lointain idéal...

Sa prochaine lettre, n'en doutez pas ! sera dactylographiée, toute entière, sur la frêle machine où, ce soir, de grosses mains tatonnantes pianotent diligemment !... *St-Urbain.*

A propos du 24 Janvier. — Un instituteur demande à ses élèves :

— Pourquoi ai-je mis à ma boutonnière une cocarde verte ?

Les élèves (11 à 12 ans), hésitent. Puis un petit lève la main et déclare avec assurance :

— C'est parce qu'on a publié les vacances dans les journaux.

L'ESPRIT D'ALEXANDRE DUMAS PÈRE

LA collection d'anas, sous la direction de Léon Treich, a publié des anecdotes, des bons mots et des traits d'esprit de l'auteur du « Comte de Monte-Cristo ». En voici quelques-uns, pris au hasard, qui nous montrent que le grand romancier connaissait, mieux que personne, ses confrères, ses commensaux et les salons de son temps.

Durant son existence agitée, il gagna des sommes considérables qui se chiffraient par millions

et qu'il dépensa sans compter, avec une totale imprévoyance. Lorsque son éditeur lui versait une forte somme, immédiatement, il tenait table ouverte et recevait chez lui de nombreux indiscrets, parasites et pique-assiette aux dépens desquels sa verve s'exerçait. Et toujours il amenait de nouveaux convives. Sa générosité n'avait pas de bornes, aussi connut-il, toute sa vie, après des périodes de prodigalité inouïe, la gêne la plus complète.

Un jour que son cuisinier lui demandait combien de personnes il attendait à dîner, Dumas répondit :

— J'en ai invité huit ; fais-le pour trente.

Il s'avisait de recommander, à l'un de ses amis, un aigrefin de la pire espèce.

— Je vous envoie mon meilleur ami, disait-il dans sa lettre, ouvrez-lui votre porte à deux battants ; faites pour lui ce que vous feriez pour moi, etc.

A quelque temps de là, Dumas rencontre l'ami qui bat froid. Explication. L'ami reproche au romancier son excès de confiance et lui rappelle la présentation de son dernier protégé :

— Eh bien ? interrompt Dumas, mais c'est le plus charmant garçon du monde...

— Oui, mais il m'a emporté ma montre qui était accrochée à la cheminée.

— Comment !... à vous aussi !

Dumas n'était ni joueur ni buveur. Il gagna des millions et passa sa vie entière dans des embarras d'argent. Il disait volontiers :

— Le Plutarque qui écrira ma vie ne manquera pas de raconter que j'étais un panier percé, en oubliant d'ajouter, bien entendu, que ce n'était pas toujours moi qui faisais les trous au panier.

Il manquait d'ordre. Quand on lui en faisait le reproche, il répondait :

— Je n'ai pas même un cahier pour inscrire mes dépenses du jour.

Alors un de ses amis lui fit cadeau d'un carnet de cinq sous en tête duquel il écrivit ce quatrain :

*Sur ce carnet Dumas écrit
Chaque jour tout ce qu'il dépense.
Il n'y pourrait mettre, je pense,
Tout ce qu'il dépense d'esprit.*

Dumas posait pour la gastronomie ; en réalité, il n'était ni gourmand ni gourmet. Son plat favori était le bœuf bouilli de la veille réchauffé sur le gril. Mais il était gros mangeur. Il eut parfaitement tenu sa partie avec Louis XIV.

Un jour — c'était lors d'une épidémie de choléra qui ravageait Paris — son fils entre chez lui et le trouve à table, mangeant à lui seul plusieurs melons. Exclamations, reproches !

— Laisse donc, dit le dîneur, c'est bien le moment d'en manger, ils sont pour rien.

Si bienveillant qu'il fut, l'auteur de « Monte-Christo » devenait parfois terrible. Ainsi à un concert, on remarqua qu'il ne parlait point à une actrice qui passait pour avoir eu des bontés pour lui. Qu'était-il arrivé ? On n'en sait rien. Mais toujours est-il que Dumas passa devant cette actrice sans la saluer.

Durant un entr'acte, un de ses amis lui demanda la raison de cette froideur.

— Mais je ne la connais point !

— Allons donc ! fit l'ami, tout Paris sait que...

— Jamais, s'écria Dumas, jamais ! J'ai songé un instant à elle, c'est vrai ; mais comme Hercule aux pieds d'Omphale j'ai filé dès que j'ai vu ses fuseaux.

Le 25 mai 1851, dit le Dr Ménière, j'ai entendu Alexandre Dumas raconter Waterloo devant des généraux qui figuraient sur le champ de bataille. Il allait, il allait, plaçant des troupes, citant des noms héroïques. Un des auditeurs, le général X put enfin l'interrompre :

— Mais ce n'est pas ça, mon cher monsieur,

nous y étions et tout ce que vous racontez nous est absolument nouveau.

— Alors, c'est que vous n'y avez rien vu, répartit imperturbablement Dumas.

Brouillés depuis peu, Balzac et Dumas se rencontraient par hasard dans une maison amie. De toute la soirée, les deux illustres écrivains ne s'adressèrent pas la parole. Vers minuit Balzac sortit et, coudoyant l'auteur des « Mousquetaires », il dit tout haut, sans le regarder :

— Quand je serai usé, je ferai du théâtre.

— Commencez tout de suite ! riposta Dumas.

Sa prodigalité proverbiale lui valait d'avoir de fâcheux démêlés avec ses créanciers, aussi n'éprouvait-il à l'endroit de la corporation des huissiers qu'une tendresse modérée. Comme un ami lui demandait un jour un louis pour frais d'enterrement d'un huissier, son voisin, décédé dans la plus noire misère :

— Comment donc ! s'écria-t-il. Pour un huissier ! Tenez, mon cher, voilà deux louis... Enterrez-en deux !

A son retour d'un voyage en Italie, il entre dans une librairie. Un romancier qui s'y trouvait l'accueille avec une joie marquée :

— Vous, cher maître, ah ! quel bonheur. Vous avez une mine superbe ! Vrai, vous rajeunissez ! A quoi Dumas, qui venait d'avoir 60 ans, répond :

— J'y ai mis du temps !

Marseille est une des villes de France où Dumas est resté le plus populaire. L'histoire de « Monte-Christo » n'a-t-elle pas rendu le château d'If à jamais célèbre et l'évasion d'Edmond Dantès n'a-t-elle pas fait vivre plusieurs générations de cicerones ?

Un jour, un Marseillais, qui assistait au spectacle, voulut avoir de l'esprit et demanda :

— C'est-il vrai, monsieur Dumas, qu'Edmond Dantès savait, lui aussi, faire la bouillabaisse ?

— Tê ! répondit Dumas, puisque c'est lui qui me l'a appris !

Il avait l'habitude de donner une pièce de deux francs à certain pauvre de son quartier. Un jour, il ne trouva sur lui que deux sous et les tendit au mendiant :

— Oh ! monsieur Dumas !

— Que voulez-vous, mon ami !... Vous les donnerez à... un pauvre !

En principe, il tutoyait tout le monde, sauf Porcher, le marchand de billets, qui se montrait affecté de ne pas être traité, par le grand écrivain, avec la familiarité que ce dernier prodiguait à ses amis. Un jour, Porcher s'arma de courage :

— Monsieur Dumas, dit-il, j'ai un service à vous demander.

— Voyons, que voulez-vous ? fit l'écrivain.

— Je voudrais être tutoyé par le plus grand homme de mon temps.

— Eh bien, mon cher Porcher, prête-moi cinquante louis !

Il nourrissait quelques haines féroces. M. Buloz, le directeur de la « Revue des Deux-Mondes », fut une de ses victimes. A la suite de je ne sais plus quelle querelle, Dumas jura que pendant un an il n'écrirait pas une lettre sans y ajouter un mot déplaisant pour Buloz et il tint ce serment. Par exemple, en écrivant une lettre à un ami du Havre, voici comment il rédigeait l'adresse :

« A M. X., au Havre, à soixante kilomètres de cet imbécile de Buloz ».

Une autre fois, il envoya à Porcher un billet qui commençait ainsi :

« Mon cher Porcher, vous qui êtes à tous égards supérieur à cet imbécile de Buloz... »

Rien ne lui était plus odieux que l'avarice. En sortant d'une soirée, il se trouve, au vestiaire, à côté d'un archi-millionnaire qui, en échange de

son paletot, remet cinquante centimes au domestique.

L'écrivain, rougissant de honte pour le financier, tire son portemonnaie et jette un billet de cent francs.

— Pardon, monsieur, dit le laquais en faisant mine de vouloir rendre le billet, vous vous trompez, sans doute ?

— Non, mon ami, fait Dumas, en jetant un regard dédaigneux au millionnaire, c'est monsieur qui se trompe !

De tous ceux que Dumas a obligés ou que sa collaboration a mis en évidence, deux ou trois seulement ne devinrent pas des ingrats. Parlant d'un de ces derniers, il dit une fois :

— Voilà un homme que j'ai tiré de la misère et à qui j'ai enseigné son métier. Eh bien ! le croirait-on ? quand de temps en temps je lui demande un service... il ne me le refuse jamais !

J. des S.

La Patrie Suisse. — Le numéro du 15 janvier trace la carrière du grand citoyen que fut Gottfried Kunz. De nombreuses actualités rendent ce numéro captivant et varié : citons la réception de M. Musy à Fribourg ; la nouvelle cabane du Wildhorn ; la fête du Vogel Gryff, à Bâle ; les fêtes de Rome. Vincent Vincent et Emile Gos nous offrent des vues très modernes de la circulation à Lausanne. La chronique musicale mensuelle est consacrée aux divers concerts d'abonnement et à la conférence Herriot. Signalons le début d'un intéressant reportage sur les coulisses de la S. d. N. et autres institutions internationales.

LAUSANNE AU TEMPS JADIS

1er octobre 1705. — Il est ordonné à un chacun de mettre des timots pleins d'eau devant sa maison. (La sécheresse continue donc).

13 octobre 1705. — Demoiselle Louyse De Lurin escondits de pouvoir s'habituer (demeurer) dans cette ville puisqu'on a desia (déjà) trop d'étrangers (et pas assez de farine).

23 mars 1706. — A maître Hantz Arnold, oculiste, la permission de tenir un banc à la Palud pendant 15 jours pour faire voir sa science. (Ne vendait pas seulement des lunettes, mais soignait les yeux ; les opérateurs établissaient un théâtre sur la Palud, faisaient des tours d'adresse pour attirer le public vendaient des remèdes et soignaient les gens).

4 mai 1706. — Mons. le procureur fiscal fera commandement à l'exécuteur d'oster le collet de velours qu'il a fait mettre de dessus son manteau et d'en mettre un de même étoffe que le manteau et qui soit de deux couleurs (celles de la Seigneurie). Les gestes du bourreau étaient étroitement surveillés ; il fut un jour convenu en Conseil et asprement censuré pour avoir passé avant son tour à la communion ; il devait passer le dernier).

30 juillet 1706. — Aux Dragons 15 pots de vin pour les soins qu'ils ont eu de leurs chevaux. (C'étaient les dragons dits cavaliers d'hommage que la Seigneurie de Lausanne comme tous les vassaux devaient fournir à LL. EE.).

Messieurs Banderet du Pont et ancien boursier Descombes ont fait prêter serment à tous les cy après nommés (bateliers d'Ouchy ou de St-Sulpice) de ne passer le lac ny prêter leurs bateaux à aucune personne suspectes conformément au mandat de Notre magnifique Seigneur Ballif du 25 juillet. (Les armées de Louis XIV occupaient la Savoie, le duc s'étant joint à la coalition ; les Savoyards chassés en partie cherchaient à rentrer chez eux et avec eux quelques débris des armées de Jean Cavalier, venus des Cevennes. Jean Cavalier lui-même parvint de Lausanne à Turin).

7 septembre 1706. — Les chasseurs de loups de Pantéréaz escondits de ce qu'ils demandent pour avoir pris un loup, puisqu'ils ne sont pas de ce balliage.

9 novembre 1706. — On mettra à la Discipline le petit Vuagnières et M. le procureur des pauvres le fera fustiger pour les paroles impies qu'il a proférées contre son maître. (En apprentissage).

Encourageant... — Tu devrais te marier.
— J'ai horreur de l'esclavage.
— Il te faudrait, comme moi, une femme douce, aimante, excellente ménagère.
— C'est bon J'attendrai que ta femme soit veuve.

C'est bien naturel ! — Les truites que vous m'avez vendues hier n'étaient pas fraîches du tout.
— Mais, madame, je vous les ai offertes toute la semaine, pourquoi ne les avez-vous pas achetées plus tôt ?



RIVAZ-SAINT-SAPHORIN

Voilà pourquoi Matador aime le soleil avec une mysticité sensuelle, encore que parfois, août venu, ce soit à lâcher sa pelisse d'épuisement, à crever à plat sous un arbre. Matador admire, l'épée qui flamboie au ciel. Qu'importe l'ombre brûlante, la brise suffocante, la place du village muée en fournaise, pourvu que les grains mûrissent sous les feuilles pâmées !... Matador sait par expérience qu'il faut beaucoup de sueurs humaines, mais aussi beaucoup de halètements de chat pour faire enfin luire la grappe. Et il accepte cela en raison des biens qui en résultent pour lui. Il admet que le soleil soit de toutes les fêtes, de toutes les heures du jour ; que l'aube majestueuse en lance les premiers rayons aux vitres ; que le soir, au moment de descendre derrière le Jura, ce soit encore lui qui jette une flèche d'or aux maisons ; qu'au cours des après-midi le verger lui-même, où il y a pourtant tant d'ombres vertes, soit intenable parce que les fruits ronds suspendus aux branches tombent dans l'herbe et que les guêpes bavardes se les disputent et piquent les pattes des chats étourdis...

Enfin, voici l'automne ! Bientôt ce sera la vendange. Or, aux rires des gens, à leurs largesses, Matador croit pouvoir affirmer qu'elle sera bonne. Déjà les matins se font violets, les soirs jaunes. On lave les tonneaux.

Matador aime beaucoup cette époque. Les gens s'abattent sur les vignes pour les dépouiller. Et avec eux des grives, des étourneaux. Les vendangeurs cueillent, rient, embrassent les vendangeuses. Les oiseaux s'empiffrent goulûment, si goulûment que Matador n'a que le choix entre la grive en train de piquer deux grains à la fois et l'étourneau replet. C'est une ivresse folle sous le ciel ému, chaud encore, mais pâli, traversé de points vibrants qui sont d'autres étourneaux en voyage d'exploration. Au long des chemins bordés de murs, les brantes portées à dos d'homme d'émbulment sans hâte... Les portes des caves, d'ordinaire si mystérieusement closes, sont ouvertes à deux battants. Y entre-t-on ? Une odeur sucrée, aigrette, vous monte à la tête, odeur que Matador apprécie car elle saouïle les rats qui se laissent prendre sans résistance derrière les tonneaux.

Dans les cuisines aux pénombres aimables où brillent les cuivres, il se fait, la nuit venue, des repas par tablées. On mange ferme et les peaux de saucisson pleuvent sur le nez de Matador. Puis on retourne dans les caves. Matador s'y glisse à la faveur des ténèbres. Les lumières dessinent des jeux d'ombre désopilants. On monte sur des échelles pour atteindre le sommet des tonneaux. A minuit la ruche bourdonne encore. Assis sur une poutre, la queue ramenée autour des pattes, Matador examine ces hommes qui s'agitent : évidemment, s'ils se donnent tant de mal, c'est que ce vin leur promet du pain, du lait, de la viande, toutes choses excellentes et tout à fait selon le goût des matous.

A la longue le moût, qui avait commencé par sentir le miel, finit par sentir le vin, une odeur qu'on aime comme si elle était au long de l'hiver maussade un souvenir du chaud soleil. Les gens s'assemblent alors autour des tonneaux. Ils lèvent leur verre, ils clignent de l'œil pour mieux voir le liquide jaune paille en transparence. Et ils disent d'une voix qui tremble un peu : — Il veut être bon !... Dehors, il fait plus froid. Des brumes traînent sur le lac gris. Les arbres dressent vers le ciel leurs branches dépouillées. C'est à cette époque que des messieurs ventrus viennent et que

Mme Ruchonnet confectionne de gros gâteaux. On parle les yeux dans les yeux. Puis des silences. Matador dresse l'oreille : l'heure est grave, il le sent. En général, ces messieurs partis, le maître flatte Matador de la main, ce qui signifie que l'affaire a été bonne. Et Matador se lève, arrondit l'échine, dresse la queue en mât de navire, miaule avec âme, disant en son langage :

— Maître, je suis aussi content que toi... Je suis suffisamment intelligent pour deviner que l'hiver me sera clément, le lait donné, les jambons fréquents... ; que la graisse chantera au fond des poêles, que les bricellets pétilleront au feu. Quand j'aurai froid sous ma pelisse, que la bise aigre chantera aux volets, on ne mesurera pas les sarments au foyer ; en de beaux dessins rouges ils se tordront de joie !... Oui, j'ai confiance. Tu sauras me soigner durant cette saison d'hiver qui est ma saison de repos. Aussi bien je vieillis. L'an prochain, le jour de Pâques, je fêterai mon neuvième anniversaire. C'est un âge vénérable pour un matou du vignoble. N'oublie pas que j'aime que tu plies en quatre une couverture de cheval sur le tabouret ; il est plus doux ainsi... Vraiment, si tu fais tout cela, je te promets des ronrons sonores !

Tandis que Matador rêve de la sorte sur le mur chaud, le soleil est descendu sur l'horizon. Lentement, les ombres s'allongent.

Alors l'animal, qu'un lézard vif, guignant entre deux feuilles, croyait mort, soulève sa tête tigrée, s'étire, dresse son dos à des hauteurs considérables : l'heure des ombres traînantes, déjà !... Lève-toi, Matador ! En moins d'une minute tu seras au lac, et là, tu boiras à ta soif.

Le soir est mauve, tendre, languissant. Les vignes sont d'or, belles comme des mariées, croulant jusqu'à l'eau rose qu'incendie le long couchant. C'est la pleine beauté des choses qui vont mourir...

A coups prudents de sa langue rêche, Matador boit, puis se retire, indigné, car une vague, non pas même, une ride de l'eau lui a mouillé les pattes. Décidément il vaut mieux contempler ce lac ennemi du haut des collines. Du rocher qui domine le village les barques ressemblent à des insectes posés sur un plat d'argent. D'ici elles sont trop grosses, elles vont trop vite, les rames font trop de bruit... De bonnes odeurs montent sous la nuit tombante avec les fumées du soir. Matador, regagne les lieux civilisés !... L'écuelle, tu le sens, doit être pleine d'un lait fraîchement trait !... On t'attend, on te désire, les braises brillent au foyer de la cuisine sombre et la porte est entr'ouverte !... Rentre, Matador !...

Benjamin Vallotton.

Pour la rédaction :
J. Bros, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

**Achetez vos chemises
chez le spécialiste
DODILLE**
Rue Haldimand LAUSANNE

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
Tél. 26.196 — Maison des Vaudois